

Annexes

La Maison de l'Amérique latine, et son Directeur, François Vitrani, ont accueilli les participants au Colloque, le Jeudi 12 mars 1998, pour une soirée de lectures et de musique « Poétiques croisées ».

Le poète Adonis et la romancière Assia Djebar ont bien voulu nous faire parvenir le texte de leurs interventions, que nous publions volontiers en annexe de ce volume.

Ton rêve rajeunit tandis que tu vieillis,
Le rêve grandit en marchant
Vers l'enfance.

Il y a une urgence poétique dans nos sociétés au croisement de la fin d'un siècle et de l'aube d'un autre au moment où la science et la technique au lieu de poétiser le monde l'ont déformé et enlaidi. Leurs pratiques sont en train d'abîmer non seulement la nature naturée, créée, extérieure, mais aussi la nature naturante créatrice et intérieure.

Et c'est l'imaginaire, le rêve, l'inconnu, le mythos, qui doivent être la source de cette urgence. C'est en eux que réside ce qui pourrait renouveler pour l'homme ses dimensions cosmiques, perdues ou oubliées, et redonner à l'existence sa splendeur.

Quand la science se montre incapable de résoudre les difficultés, les dilemmes et le désœuvrement des hommes,

Quand la philosophie hésite, improvisant des réponses incertaines et se défiant de tout sens,

Quand l'ensemble des connaissances disparaît sous le vacarme des marchands ou étouffe en silence,

La poésie reste le lieu.

Le lieu où l'homme peut tenter un dialogue de reconnaissance et de renaissance.

Un dialogue qui, d'un même mouvement, s'affirme découverte de l'univers et découverte de l'autre.

Car la poésie est le plus profond des moyens d'expression enraciné dans la conscience humaine. Elle n'est pas seulement l'esthétique des mots, elle est aussi la vie et son esthétique.

La plupart des autres formes d'expression dressent des obstacles, creusent des abîmes entre les hommes.

Alors que la poésie est une parole de paix, la parole du « Je » hanté, habité par « L'autre », la parole qui se tient au cœur de la pensée d'amour. Elle est plurielle, point de rencontre et d'enlacement entre l'homme et le monde.

Et la poésie ne produit pas que des mots. En elle s'allient nature et culture, spontanéité et volonté, pour que l'homme ne s'y retrouve lui-même qu'autant qu'il se fond en l'autre.

Par-delà nationalités, frontières, croyances, langues, la poésie unit les hommes. Elle est un ferment et une base pour l'unité des êtres humains.

Elle éclaire, illumine leurs chemins, découvrant pour eux d'infinis horizons.

La poésie est plus que symbole d'ouverture, plus que confiance en l'autre : elle est le territoire sans mesure de l'ouverture, elle est la demeure de l'autre.

En cela elle transcende aussi bien le racisme que le concept de tolérance, concept qui ne s'est jamais affranchi d'une ombre d'inégalité, voire de condescendance.

– Je te tolère, donc j'ai raison ! Par générosité pure, je consens à te laisser t'exprimer, toi qui as tort...

La poésie, quant à elle, ouvre un espace où personne n'incarne la vérité, où personne ne se veut dépositaire d'une loi indiscutable.

La poésie se tient à distance de l'idée de tolérance pour rejoindre la nature originelle de l'homme faite d'égalité et d'unité.

Tournés vers l'avenir, les êtres humains participent de cette quête de vérité. De cette quête qui exige le dévoilement intérieur et incite à la création perpétuelle.

C'est par son œuvre seule que l'homme devient le créateur de son identité.

La question dans cet horizon n'est plus de savoir comment voir ou définir le rôle de la poésie dans la vie, mais plutôt comment voir et définir celui de l'homme et de la société, dans la transformation de la vie en poésie.

La poésie a joué, magnifiquement, son rôle. Elle a créé des manières de voir l'univers, en sa pleine fraîcheur, et l'existence en sa pleine beauté. La faille dans notre vie moderne est due à notre incompréhension de cette évidence.

Comment transformer la vie en poésie ? Voilà la question. Et ce n'est pas, ce n'est plus au poète d'assumer ce rôle, sauf dans le sens qu'il continue par la force de la création, ce que les grands créateurs du passé ont fondé, à savoir : continuer à créer des rapports nouveaux entre langue et existence – ceux qui donneraient à notre vie une image plus belle et plus humaine. C'est maintenant la société qui doit assumer la responsabilité de créer les moyens qui permettront de diffuser ces rapports, de les transformer en pain quotidien, de déployer et étendre la vision poétique aux autres visions qui dirigent le monde actuel, dans les domaines politique, économique, scientifique et intellectuel. Il faut œuvrer pour que la vie humaine, au delà des races, langues et pays puisse être vécue comme si elle était poésie.

Je forme des vœux pour que ces moments vécus en poésie restent comme le vivant symbole de la poétisation du monde et de l'unité entre les hommes.

Et j'aimerais terminer par cette interrogation : ne faut-il pas repenser le dit de Rimbaud – « il faut être absolument moderne » et lui substituer : « il faut être absolument poète » ?

Adonis

Les yeux de la langue

– 1 –

Ce matin, le premier en terre américaine, en cette année 96, ces mots en moi :

– « Tu négocies toujours avec ton pays, mais mal, Tu veux le quitter et ne pas le quitter, l’oublier et ne pas l’oublier, le maudire et le célébrer... Tu lui tournes le dos, tu vas au plus loin, cela te fait mal – une déchirure qui n’ en finit pas –, tu vas le plus loin possible et au plus loin, tu te sens davantage des ailes pour t’envoler, t’alléger, rêver continuellement et gratuitement : tu sens vivacement tes pieds, en tous lieux, battre le rythme, la vie, le bonheur ou son illusion. Oui, tu acceptes d’aller vivre le plus loin possible, en Louisiane ou en Californie, et demain au Japon, en Inde, au Tibet ou dans les sables des routes d’autrefois, des routes de la soie, au cœur le plus ombreux de l’Asie, de l’Orient, le plus loin possible jusqu’ à le retrouver vers la fin – lui, le pays – face à toi, contre toi, te bloquant encore l’issue, révélant ailleurs ses murs, sa prison, son opacité.

Tu vis le plus loin possible de l’Algérie, désormais tu veux lui tourner le dos une fois pour toutes et là,

Là, des yeux larges, des yeux profonds au regard immobile te poussent dans le dos, s’ouvrent et s’élargissent dans ton dos, oui, et c’est, pour regarder encore ce pays et son drame, et son sang, contempler à la fois sa trahison, son martyre et... Et sa malédiction. »

– 2 –

Des yeux ? Les yeux de la langue, les yeux de la mémoire perdue... La langue qui bruisse et qui n’a plus de mots en toi, la muette souterraine qui n’a plus de force pour mouvoir ta main (quels en seraient les caractères, l’alphabet étrange dont s’entoura, avant de mourir, la princesse Tin Hinan ?).

La langue sans les signes, avec seulement un bruit qui écorche, qui désaccorde la seconde langue – celle-ci se dit sacrée, elle te rendait bègue devant la mère et ses amies poétesses qui déclamaient, qui improvisaient mais toujours en cette seconde langue,

langue du Livre, quand elles pleuraient la mort en vers de lacération – tout ce temps, la première, la secrète, la païenne, la langue qui assourdissait, qui réclamait dialogue, qui au fond de ton larynx monologuait jusqu'à t'étouffer, tout ce temps, la langue primitive qu'on prétend barbare, aurait voulu danser en toi et te faire danser, mais trop tard !

Trop tard, tu t'envolais ailleurs, dehors, dans un espace où les langues et les corps s'emmêlaient en fantaisie, en liberté : chœur et ballet s'enrichissaient, se diversifiaient – et en premier, pour toi, la langue franque qui, pour te séduire, cachait son prix de sang (les plaies sanglantes des cadavres de tes ancêtres que ses maîtres avaient abattus et qu'elle avait, elle, enterrés), la franque donc qui exposait devant toi, en appât, les mots de ses poètes, de ses rêveurs, de ses chimériques et jusqu'aux chants et aux plaintes de ses femmes, des sœurs possibles en effet, au cœur brave. Il y eut, à sa suite, la grecque, puis l'italienne, puis...

À quoi bon, tu oubliais la primitive, l'ensauvagée, celle dans laquelle sans fêlure, sans blessure, du premier coup, tu aurais virevolté !

Aujourd'hui, et si tard, elle revient, l'effacée avec ses yeux inscrits soudain dans ton dos : pour faire de toi et malgré toi l'écouteuse du silence si compact là-bas.

Toi, ô toi qui t'en vas au plus loin!

– 3 –

Tu devrais dire non à celle qui prétend te revenir, avec ces yeux mais sourde et muette à ton mouvement. À ton espoir. Tu devrais... Ton père est mort, pas encore six mois de cela. Est-ce lui qui te la met ainsi en présence, qui la fait gicler par derrière, de là-bas, de sa terre où tu n'as pu aller – parce que soudain tu l'as compris comme une insoutenable évidence : ainsi, il serait là-bas fiché, « inhumé » disent-ils et cela aboutit à quoi, soudain, pour lui et pour toi : de là-bas, du haut de sa cité, de la capitale antique et rousse, avilie et asservie, de là-haut, il ne peut donc voir la mer, ni même le port autrefois englouti ainsi que son phare vieux de vingt siècles, ce phare vers lequel lui, le jeune homme qu'il fut, dans un crawl impeccable ou en brassées régulières, il nageait et apprenait, souffle soutenu, jusqu'à sa pierre rougie, illuminée le soir... Il fut champion de natation, un jour, lui, le fils de pauvre, lui

qui connut dans cette cité de rois ses premières victoires, ses ivresses, également sa nuit de noces.

Lui, aujourd'hui aveugle. Yeux éteints. Enterré, disent-ils et les femmes, sur sa tombe, coiffées de blanc – elles, sa sœur, ses nièces, ses cousines, elles..., elles murmurent, elles babillent, font des aumônes, parlent de toi, le père ; moi, non, c'est impossible ! Au-dessus de ton corps ainsi, jamais ! Par contre, je t'inscris en jeune homme de vingt ans, en nageur de fond, le premier, le meilleur de la ville.

Tu devrais dire non à la langue effacée. Le père qui ne veut pas disparaître te la renvoie désormais, elle : comme une gifle, un coup derrière tes épaules – tes épaules de fugitive. Pourquoi elle ? C'est elle, pourtant, la langue dans laquelle on déshérite les femmes, et ses propres filles en particulier...

La langue qui dévore. Dont jusqu'à maintenant la distance entre elle et toi a pu te laisser vivre : dehors, ailleurs et au plus loin !

Dire non à ces yeux. A tes yeux, langue berbère !

Assia Djebar – Mars 96